

L'apport des littératures du monde : traduction et adaptation

Animateurs : Marie-Claire Mzali (IEN)
Olivier Torres (Professeur en collège)

Intervenants : Michel Laporte (Traducteur, auteur)
Bertrand Ferrier (Professeur à l'Université du Maine, auteur)
Pauline Alphen (Traductrice)
Christian Demilly (Editeur, traducteur)

Marie-Claire Mzali

Le sujet de la table ronde que nous allons maintenant vivre ensemble est celui de l'apport des littératures du monde par la traduction et l'adaptation dans le domaine des albums comme de la fiction. Alors nous avons aujourd'hui quatre praticiens de la chose, que Monsieur Torres va vous présenter. On va céder la parole tout d'abord à Mme Alphen, qui est à ma droite...

Olivier Torres

Mme Alphen est auteur et traductrice, et elle est spécialiste de la littérature et de la langue brésilienne. Je lui donne la parole immédiatement.

Pauline Alphen

Je suis donc auteur et traductrice. Je suis auteur en français mais également en brésilien. Je suis publiée au Brésil et je suis publiée ici. Je suis traductrice dans les deux sens, du français vers le brésilien et également du brésilien vers le français. Je ne suis pas du tout une théoricienne de la traduction, je ne peux que vous parler de mon expérience personnelle de la traduction. Mon expérience professionnelle est vraiment étroitement chevillée à mon expérience personnelle de vie, dans la mesure où je n'ai pas fait d'école de traduction, je n'ai pas appris ces langues pour en faire un métier, je les ai reçues en partage à ma naissance par mon père français et par ma mère brésilienne. Ce n'est ni mieux ni moins bien que de faire une école, c'est juste différent. Je ne sais pas quelle est ma langue maternelle, je n'ai pas une langue qui est plus importante que l'autre ou qui est plus référente que l'autre. Les deux existent tout le temps, en même temps. En gros, j'ai vécu alternativement au Brésil et en France, sur des périodes de cinq ans, dix ans, quinze ans, avec des allers-retours. J'ai été alphabétisée en français, donc quand j'ai commencé à écrire, à onze ans, quand j'ai compris que l'écriture avait vraiment de l'importance pour moi, j'ai commencé en français. Deux ans après, je suis repartie au Brésil, où j'ai commencé mes études. À 17 ans, j'étais dans une fac de journalisme et d'histoire, je prenais des notes en cours, normalement, et un jour, un copain me demande mon cahier parce qu'il avait raté des cours, il prend le cahier et me le renvoie en le jetant sur la table : « Si tu ne voulais pas me prêter tes notes, il valait mieux ne pas le faire ! » Je reprends le cahier et je me dis : « Mais qu'est-ce qui se passe ? » Je regarde... Et là, j'ai vu quelque chose dont je n'avais absolument pas conscience jusqu'à ce moment-là : je prenais des notes en français ! C'est-à-dire que

j'écoutais les cours en portugais mais je les notais en français ! Et après, je les retraduisais en portugais quand je devais faire les dissertations, les exposés, etc. Comme c'était de façon totalement inconsciente, ça ne m'avait jamais posé de problème ! Ça a commencé à m'en poser quand c'est devenu conscient, je me suis dit : « À quoi ça rime d'écrire en français au Brésil ? Quelle est la langue la plus importante pour moi ? Quelle est ma vraie langue ? Je ne pourrai jamais les connaître aussi bien l'une que l'autre, il faut que j'en choisisse une, etc. » J'avais 17 ans. Ça a été très compliqué. Ces questions-là sont toujours des questions identitaires et à cet âge-là, cela peut représenter pas mal de souffrances aussi. Pendant quelques années, je ne voulais pas choisir et je ne pouvais pas choisir.

Comme souvent, ce sont les rencontres qui déterminent le cours des choses. J'ai rencontré un éditeur qui m'a proposé de traduire un livre, professionnellement. Professionnellement, pour moi, ça voulait dire dans ce cas-là pas seulement que j'étais payée - je n'étais pas très bien payée... - mais « consciemment ». Je faisais un travail qui pouvait être lu, ce n'était pas seulement moi qui faisais mon alchimie interne toute seule, mais c'était pour des lecteurs. Donc j'ai utilisé des dictionnaires, j'ai fait une autre démarche, professionnelle. Cette découverte de la traduction a complètement bouleversé ma vie et m'a réconciliée avec mon impossibilité de faire des choix, puisque je n'avais plus besoin de choisir ! En traduisant, je pouvais être une langue et puis l'autre, et surtout, je pouvais être les deux langues à la fois. Et quand je dis « être », c'est parce que la traduction est pour moi quelque chose de vraiment viscéral, qui fait partie de mon identité, sans doute à cause de mon histoire. Quelque part, je ne fais pas une traduction, je suis une traduction ! Je suis dedans... Et là, j'ai compris que j'avais trouvé l'espace où je pouvais exister de la manière la plus totale pour moi et qui n'était ni le français ni le brésilien mais « entre » les deux. La traduction, c'est ça, c'est comme un voyage, c'est-à-dire qu'il y a un départ - oui, il y a une langue source - et une arrivée - une langue cible d'arrivée - mais il y a surtout le voyage en lui-même, c'est-à-dire le moment où on n'est ni dans une langue ni dans l'autre, où tout est possible parce que rien n'est figé, où les langues se mélangent et fusionnent, où elles se disputent et il faut les réconcilier ou les séparer, etc. C'est un moment très excitant et très dangereux, parce que qu'il faut aussi réussir à un moment donné à prendre du recul, pour pouvoir fixer une langue dans l'autre.

Donc, je dirais que traduire, c'est aussi prendre des risques, comme quand on part en voyage : on ne sait pas ce qu'on va trouver. On a envie de partir et peur de partir ! On a envie d'arriver mais peur d'arriver. On a la nostalgie de ce qu'on laisse derrière. On est curieux de ce qui va se passer. Et on prend des risques, parce que quand on passe d'une langue à l'autre, et surtout quand on permet qu'elles se mélangent, on a parfois la sensation qu'on n'en sait plus aucune. Dans ces langues qu'on pensait si bien connaître, eh bien parfois on s'aperçoit qu'on ne les maîtrise pas. Moi, je suis persuadée qu'on ne maîtrise jamais une langue parfaitement, et puis ça ne veut rien dire « parfaitement » ! Et donc on est obligée de se poser des questions, de se mettre en position de risque, et donc de découvertes, et donc de changements... La traduction, c'est une espèce de traversée, comme ça, où il y a ces trois moments-là... Le traducteur est un passeur, un passeur de mots, d'idées, un passeur de culture...

Le travail de traducteur n'est pas non plus seulement une affaire intime. Ce n'est pas une espèce de plaisir ou de souffrance solitaire ! C'est aussi un travail partagé et qui peut l'être de façon absolument formidable. Ça arrive rarement mais ça arrive ! J'ai eu la chance d'avoir cette expérience avec *Amazonas* qui est un livre de légendes brésiliennes, traduit chez Syros. L'éditrice, Sandrine Mini, a vraiment participé au travail de la traduction d'une manière qui ne peut être que plus enrichissante pour le traducteur, et, je pense, pour l'éditeur aussi, et sûrement pour l'auteur qui a écrit le livre aussi. C'est-à-dire qu'elle s'est impliquée de manière pas seulement professionnelle mais émotionnelle. Bon, peut-être que c'est moi qui privilégie cette façon-là de travailler ! ça tient aussi au livre, parce que Thiago di Mello écrit d'une manière très sensuelle, dans la mesure où c'est ce qu'il reçoit par les sens qui l'intéresse. C'est de ça qu'il parle, aux lecteurs, et c'est comme ça que le lecteur le reçoit, par les sens. Quand on a fini de lire la légende, on ne se souvient pas obligatoirement de ce qui s'est passé, de ce que le héros a fait, à quel moment, mais on est sous l'impact d'une émotion, d'un univers, on est habité. Le défi, c'était d'essayer de rendre ça en français. Thiago di Mello n'écrit pas d'une manière facile. Son vocabulaire n'est pas difficile et il écrit comme s'il parlait, comme s'il était dans son hamac et qu'il bavardait avec sa voisine, ou comme s'il rêvait : il écrit comme si de rien n'était. Mais quand on traduit, on se rend compte que ce n'est pas du tout ça ! Il sait très bien ce qu'il fait et c'est difficile à rendre, parce que la langue portugaise permet une espèce de nonchalance et que rendre cette nonchalance en français, ça peut paraître de la paresse ! Or ce n'est pas pareil, la nonchalance et la paresse... Il fallait garder cette sensation que j'avais eue en lisant le livre et que l'éditrice avait eue aussi en lisant la traduction, sans qu'elle courre le risque de ressembler à autre chose. Une traduction, ce n'est pas seulement traduire des mots mais ça, vous le savez, c'est aussi rendre un univers, rendre quelque chose de cet univers.

Puisque j'ai ce rapport viscéral avec ces deux langues-là, je ne sais pas ce que traduction « neutre » veut dire. Je ne vois pas comment on peut avoir un rapport neutre à la langue. Je ne suis pas en train de dire que le traducteur doit faire ce qu'il veut avec le texte, mais je pense qu'il va faire des choix. Tout traducteur a un rapport personnel, un rapport musical, un rapport amoureux à la langue... Ce n'est pas pour rien qu'on parle de « fidélité de la traduction », comme on parle de « trahison du traducteur » ! Ce sont des mots qu'on utilise pour l'amour, ce sont les mêmes mots. On pourrait en discuter longtemps... La prétendue neutralité de la traduction, pour moi, n'existe pas, on est obligé de faire des choix, on est obligé d'y mettre du sien et je crois que ce qui fait une « belle » traduction, différente d'une « bonne » traduction, c'est très exactement la part d'individuel, de vécu, d'inconscient, que le traducteur y met.

Après, c'est une question de rencontre entre le livre et le lecteur. Je vous ai parlé de l'importance de partager ce travail avec l'éditeur et ce n'est pas rien, car il faut dire aussi que la traduction, ce n'est pas un travail très reconnu, et mes collègues seront sans doute d'accord avec moi ! Ce n'est pas un travail très valorisé. Et ce n'est pas un

travail très bien payé. Donc quand on a la chance de travailler autrement avec un éditeur, l'expérience est enrichissante.

Dans l'intitulé du thème de cette table ronde, il est dit : « Les éditeurs ont besoin de recourir à la production étrangère ». C'est vrai, les éditeurs sont ouverts à la littérature étrangère, mais ça obéit à certaines réalités dont on parle moins. Je vais juste vous citer une phrase d'un article de Michel Riaudel et de Pierre Rivas qui tracent un panorama très complet des relations spécifiques entre le Brésil et la France pour la traduction : « Les langues du monde constituent un système de communication hiérarchisé, ce qui se vérifie dans le flux des traductions. Il y a des langues dominantes et des langues dominées ». Cinquante pour cent des traductions se font aujourd'hui à partir de l'anglais, puis il y a des langues centrales, le français, 10%, ensuite l'allemand, des langues périphériques, l'espagnol, l'italien ensuite, il y a les autres. Des langues « de banlieue » ! l'arabe, le chinois... Le portugais, qui donc, moi, m'intéresse particulièrement, se retrouve là avec 1% de ce qui est traduit ! La règle, c'est que plus la langue est dominante, plus elle est traduite par les autres pays et moins elle traduit vers elle. On pourrait se dire que ce serait intéressant d'avoir accès à des langues moins connues, moins « dominées », eh bien non, c'est le contraire qui se produit.

Pour la littérature jeunesse brésilienne, je vais vous donner un seul : jusqu'à 2005, il y avait neuf ouvrages de littérature jeunesse traduits en français, neuf ! Ce n'est pas énorme ! Après 2005, il y en avait 18. Ce n'est toujours pas énorme, mais c'est quand même le double. Qu'est-ce qui s'est passé ? Est-ce qu'il y a eu un intérêt, tout à coup, des éditeurs pour le Brésil, une découverte ? Pas du tout. Il y a eu l'Année du Brésil en France et il y a eu le Salon du Livre de la Presse et de la Jeunesse à Montreuil où le Brésil était invité d'honneur, qui a fait un travail extraordinaire en amenant plusieurs auteurs, plusieurs illustrateurs.

J'avais eu l'occasion, pendant l'Année du Brésil, de parler à plusieurs éditeurs qui étaient venus me voir en disant qu'ils cherchaient un bouquin à traduire du brésilien et j'ai été surprise de voir qu'ils cherchaient quelque chose qu'ils avaient dans la tête. J'ai constaté que ces éditeurs n'allaient pas chercher ce qu'on fait au Brésil. Non. Ils avaient déjà une image de ce qu'ils voulaient et ils attendaient de trouver un ouvrage qui corresponde à ce qu'ils avaient dans leur imaginaire à eux, à l'attente de leur public ou aux créneaux de leur maison d'édition... J'ai eu l'impression qu'il manquait une vraie curiosité et une vraie ouverture, une approche qui soit vraiment une ouverture au pays et à ce qu'il peut offrir.

Marie-Claire Mzali

Merci beaucoup ! Donc, vous l'avez compris, traduction va de pair avec création.

On va donner la parole à Mr Demilly, sur la question « Existe-t-il une traduction neutre ? » et aussi pour avoir la réponse de l'éditeur sur la question des langues dominantes et des langues dominées.

Olivier Torres

Très rapidement, Christian Demilly, vous êtes traducteur et éditeur...

Christian Demilly

Oui, je suis essentiellement éditeur et accessoirement traducteur. Cette double casquette m'a permis de me poser pas mal de questions sur cette question de la traduction et je vais essayer de rebondir sur tout ce qui a été dit.

Je partirai d'un sujet assez spécifique mais qui, mine de rien, permet de poser des questions assez fondamentales sur ce que c'est qu'une traduction. Je parlerai de quelque chose qu'on fait beaucoup chez Autrement, c'est la publication en français d'albums japonais. C'est une de nos particularités. C'est d'abord pour des raisons esthétiques, c'est-à-dire qu'il se trouve que sans le vouloir, on a trouvé des albums dans la production japonaise qui satisfaisaient tout à fait nos goûts, nos envies, et on en est venus à produire petit à petit en français des albums japonais qui ont participé à notre image de marque. Bien évidemment s'est posée la question de la traduction, d'autant plus que le japonais est une langue très spécifique. Les éditeurs japonais, lorsqu'ils s'adressent leurs ouvrages aux éditeurs français, ont l'habitude de joindre au texte japonais une traduction littérale en anglais. Ça peut paraître une hérésie absolue mais souvent, les albums traduits du japonais sont traduits de l'anglais ! C'est un crime de lèse-langue, mais en fait, pas tant que ça. Ce sont des textes relativement courts et surtout, qui sont supportés par l'image. C'est d'abord par l'image qu'on vient à eux, en tout cas en tant qu'éditeur, et qu'on achète les droits. Dans les images, beaucoup de choses sont dites, beaucoup de choses d'un univers, beaucoup de choses d'un esprit. Les images sont souvent suffisantes pour permettre que, même dans une traduction littérale, on puisse se projeter, même sans connaissance a priori de la langue japonaise. Donc souvent, ça se passe comme ça, on part de l'anglais, langue dominante. Je peux en parler en toute connaissance de cause, puisque j'ai moi-même traduit des albums japonais à partir de l'anglais. A partir de ce qu'on projette de nous dans l'ouvrage, à partir de ce qu'on imagine de la manière dont il est écrit, il y bien une interprétation, d'emblée, puisqu'on choisit de tirer le texte dans un sens plutôt que dans un autre, en l'occurrence à partir de l'objet, à partir des images, davantage qu'à partir des trésors que pourrait receler la langue. Dans les albums dont je parle, les textes sont courts, on ne pourrait pas se permettre ça, effectivement, dans un roman, ce serait là, pour le coup, vraiment une hérésie. Traduire un roman italien à partir d'une traduction anglaise, c'est impensable...

Dans l'album, tout ce qui est autour du texte en dit pas mal sur l'esprit. Donc il y avait surtout à retrouver l'esprit, plus que la lettre. On peut appeler cela « trahison », mais je pense que par définition, la fidélité en traduction, c'est de la trahison ! Il faut trouver des équivalences entre ce que la langue-source voulait dire et ce que la langue d'arrivée permet. Il faut utiliser non pas les moyens de la langue-source, mais les moyens de la langue d'arrivée. Je prends un exemple concret et spécifique : dans les livres japonais, il y a beaucoup d'onomatopées. Tout fait du bruit au Japon, visiblement, même un clignement d'œil ! Il y a plusieurs possibilités. Si on décide de rendre compte de cette onomatopée, un clignement d'œil qui fait un bruit, en France c'est un effet bizarre ! Mais cette bizarrerie n'était pas voulue puisqu'au Japon, ce n'est pas choquant d'entendre ce bruit-là. Donc en étant fidèle, c'est-à-dire en mettant une onomatopée,

même française, d'une certaine manière on est infidèle puisqu'on rend un effet de bizarrerie que l'auteur n'avait pas désiré.

Olivier Torres

Effectivement, ça nous paraît très surprenant mais l'onomatopée fait partie intégrante et de la langue et de la littérature japonaise. Et il y a des études très pointues faites par des critiques américains sur l'usage de l'onomatopée chez un auteur comme Kawabata, par exemple. Pour donner un exemple concret, l'équivalent du français « il pleut des cordes », en anglais « It's raining cats and dogs », donne en japonais « Il pleut » avec l'onomatopée de la pluie qui s'abat en période de mousson sur les toits !

Christian Demilly

Bien sûr, dans les traductions dont je parle, tout cela est fait sous contrôle linguistique. Un japonais ou une japonaise vérifiait qu'il n'y ait pas de contresens, cette personne me donnait des précisions sur des choses du type dont on vient de parler : « ce bruit-là, ce sont des pas dans la neige poudreuse et ce bruit-là, ce sont des pas dans la neige glacée » ! Si on veut rendre les effets en français, il ne faut pas traduire ces deux bruits différemment, parce qu'en français, ça n'a pas de sens. On induirait un sens supplémentaire non voulu par l'ouvrage, bien qu'en croyant lui être fidèle.

Ainsi, les mangas sont bourrés d'onomatopées. Mais pourquoi ? Parce que l'onomatopée fait couleur locale, justement. Et moi, quand je cherche un livre japonais, je ne veux pas que ce soit un livre où on se dise « Génial ! C'est vraiment japonais, comme livre ! ». Non, les ouvrages ont pour moi une vocation à toucher des sentiments universels, et je choisis dans les oeuvres japonaises les albums qui, justement, touchent des sentiments universels. Je veux éviter la couleur locale. Etre fidèle aux onomatopées, ça rendrait le bouquin « japonisant », or je veux qu'il soit écrit en français, pour des lecteurs français, avec les moyens de la langue française qui sont, comme il vient d'être souligné, bien différents. Les moyens qu'on a, nous, ce sont les moyens de la langue d'arrivée.

Ce qui pose justement la question de la traduction neutre : par définition, l'objectivité n'existe pas en traduction et la neutralité non plus ! C'est un individu qui traduit, à un moment donné il y a forcément une projection. A partir du moment où il y a écriture dans une langue différente, qui n'a pas les mêmes moyens, il n'y a pas de comparaison possible, sauf à, justement, trouver dans la langue d'arrivée les outils adéquats et qui permettent de rendre compte plus que la lettre pure, je le répète, l'esprit. Donc ça nécessite que le traducteur sache écrire en français. Outre évidemment une bonne sensibilité et une bonne connaissance de la langue et de la culture, le plus important, c'est qu'à l'arrivée la langue française soit maîtrisée

Plus que de fidélité ou de trahison, je parlerais de cohérence. Qu'il y ait une cohérence entre ce qu'on traduit et la manière dont on le traduit. C'est la cohérence qui fait la réussite ou pas d'une traduction, à mon avis. Une bonne traduction, c'est un système cohérent vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des buts affirmés, puisque de toute façon, il y a toujours projection, il y a toujours forcément un peu de fantasme quand on traduit

quelque chose par rapport à l'idée qu'on se fait du Japon, par exemple, quand on traduit des albums japonais.

Le thème de l' « apport des cultures du monde » n'évoque pas tant l'ouverture sur une culture autre, pour moi, en tant que traducteur, que ce que cette culture autre a à nous dire sur nous ! Ce qui est très différent. Nos albums japonais, chez Autrement, sont une fenêtre ouverte sur le Japon mais ne sont pas des miroirs qui sont censés représenter le Japon. Au contraire, le Japon a ses moyens à lui, et que j'estime bons en tant qu'éditeur, de toucher aux choses de l'enfance, qui sont, somme toute, des choses universelles. Un enfant, quand il le lit, ne se dit pas que c'est un bel ouvrage japonais, il se dit que c'est un bel ouvrage. Ce n'est pas le Japon qui le touche, c'est le moyen que les Japonais ont de le toucher, mais dans ce qu'il a, lui, de français. Il y a peut-être d'autres livres, effectivement, qui vont dire des choses sur une culture spécifique. Mais moi, quand je veux éditer un album, je veux éditer un album qui touche en profondeur les enfants dans ce qu'ils ont de spécifique et d'universel, et il se trouve que l'apport culturel du Japon, pour ça, est très fort.

Le Japon a une grande capacité aussi à parler des choses anodines, avec une grande douceur. La langue française n'est pas forcément apte à les rendre bien. On se rend compte, par comparaison, du côté pataud que peut avoir le français, de son côté explicatif, là où on est dans l'allusif, en japonais. Et là, on s'approche plus d'un travail de poésie, puisque finalement, on recrée un objet avec la langue. C'est ça la poésie, c'est la langue devenue objet. Alors le français peut tout d'un coup s'envoler, devenir aérien. Mais là, c'est une question de maîtrise, il faut trouver dans la langue ce qui permet de reproduire la spécificité d'une autre. Je m'arrête là !

Marie-Claire Mzali

On va donner maintenant la parole pour le troisième point à Bertrand Ferrier qui, lui, a traduit un ouvrage - j'ose dire - important, et issu d'une langue dominante...

Olivier Torres

Traducteur de l'anglais et de l'espagnol. C'est à lui que nous devons la traduction du roman d'heroic fantasy qui a pour titre *Eragon*.

Bertrand Ferrier

Je vais utiliser ce temps de parole pour faire un exercice un peu schizophrénique mais en même temps de synthèse car j'ai un côté « traducteur-mains dans le cambouis » et un côté « prof de Fac », et je vais essayer de mêler les deux de la façon la plus claire possible !

L'objet de mon intervention, c'est de voir comment la traduction pour la jeunesse et notamment pour les jeunes ados, et notamment à partir de l'anglais est l'art de la trahison !

Le traducteur a le choix, on l'a dit, entre deux extrêmes : traduire littéralement - « J'ai bien fait mon boulot, il y a tous les mots, c'est bon » - ou remanier en profondeur le texte original, soit parce que le texte est nul, soit parce qu'il mérite, profondément, des

aménagements. On pourra se demander pourquoi on traduit des textes nuls, c'est une question que je vous propose de poser après ! Entre ces deux extrêmes, il y a des choix à faire, qui vont être faits en fonction de l'adéquation entre le lectorat de la version originale et celui de la version française, et la demande spécifique de l'éditeur, qui peut dire : « Je te donne cette traduction, mais attention, coco, il faut me réparer tout ce qui ne va pas, me couper tout ce qui est ennuyeux ». L'éditeur peut aussi faire la demande de traduire littéralement, c'est son droit. L'éditeur a tous les droits, c'est lui qui paie. Après, il y a les droits d'auteur, mais c'est autre chose ! Moi, je suis un traducteur privilégié puisque j'ai traduit un blockbuster, que je vais traduire en « super best seller », c'est toujours du français mais de l'anglais en même temps ! Troisième possibilité : faire des choix en fonction des qualités du texte original. Par exemple, on peut être très fidèle au scénario mais revoir certaines formes d'expression, certaines oralisations qui nous paraissent devoir être à recréer en français. Et puis il y a le problème aussi de l'équivalence, en fonction de l'équivalence entre les univers de la version originale et de la version française. On croit en effet en général que la mondialisation et notamment l'américanisation ont gommé beaucoup de différences, on vient de me rappeler que pour certains univers, ce n'est pas le cas, mais également, il reste des différences très importantes entre l'univers américain et l'univers français, y compris chez les ados et c'est parmi ces éléments que sont motivés les choix.

Dans ces conditions, on peut analyser l'activité du traducteur selon trois axes

-le contraire de la part d'un universitaire aurait choqué!- on va voir la trahison narrative, c'est-à-dire comment le traducteur peut jouer sur le récit, on va voir la trahison sociale, c'est-à-dire comment le traducteur peut jouer sur les codes et les référents, et on va voir la trahison linguistique, puisque moi, ce qui m'intéresse, c'est aussi le travail sur la langue, même si je parle de « cambouis » !

Premier aspect de notre enquête dans la cuisine des traducteurs : c'est donc leur façon d'appréhender le récit. Grand 1 : la trahison narrative. Oui, j'aime bien les plans un peu structurés, vous allez voir ! En même temps, à l'arrivée, ce n'est pas forcément plus clair mais moi, j'ai l'impression de l'avoir été ! C'est aussi le problème de savoir à qui l'on s'adresse qu'est la traduction pour la jeunesse spécifique. En effet, on ne traduit pas des mots, on l'a dit, mais des récits, que ce soit des romans, des documentaires, des albums. Et les problématiques de traducteur vont donc intégrer cette question. Je propose trois exemples. Le premier exemple de trahison narrative, c'est la trahison du rythme. Le traducteur doit passer le rythme de la version originale en français. Si ce rythme est trop lent en version originale mais que l'histoire est bien, on va garder l'histoire mais on va améliorer le rythme. C'est par exemple le cas pour une traduction dont je suis très fier, qui est *L'empereur pourpre* de Herbie Brennan, qui est paru chez Pocket Jeunesse. Nous avons recréé l'effet thriller en redécoupant les chapitres. Autant la version originale est très bien, autant je pense que la version française est encore mieux. Si vous lisez les deux, j'espère que vous le verrez ! Ce rythme, il peut être ralenti par quoi ? Il peut être ralenti par l'excès de fausses questions, type « Il se demandait ce qui allait venir après » : on s'en fout, et le lecteur aussi ! Une fois de temps en temps, pour créer un effet de suspense explicite, d'accord, mais on ne va pas

le traîner tout le temps, donc on peut couper là-dedans. Enfin, en tout cas, avec l'aval de l'éditeur, c'est quelque chose qui peut-être au contraire très bien. C'est-à-dire soit le traducteur coupe, soit il ne coupe pas parce qu'il se dit que ça lui fait un feuillet en plus, donc ça lui rapporte de l'argent ! Et dans ce cas, l'éditeur l'incitera à le faire à l'arrivée.

Autre chose qu'on peut couper : les tics narratifs. Les tics narratifs, ça peut être spécifique à l'auteur donc dans ce cas-là, on ne coupe pas forcément. Mais ça peut être aussi spécifique à la narration à l'américaine. Par exemple, il y a un truc qui revient sans arrêt, c'est : « She knew he was right », donc « Elle savait qu'il avait raison ». Bon, ça va, on n'a pas besoin d'insister, on peut le laisser passer une fois mais on ne va pas le laisser passer quarante fois comme on le voit. Autre chose qui revient, par exemple : « He could'nt suppress her smile », « Il n'a pas pu s'empêcher de sourire », donc « Il a souri », éventuellement « Il a souri malgré lui ». On va condenser et redynamiser.

Autres éléments qu'on peut supprimer pour donner du rythme : « Il a acquiescé », « Il a hoché la tête », « Il a soupiré », ce sont des trucs qui reviennent sans arrêt dans les romans américains qu'on traduit, et anglais aussi, et donc on peut éventuellement envisager de les supprimer. Le rythme est donc à réorganiser parfois.

La construction du discours, ce sera mon deuxième point, avec, comme premier élément, l'alternance. L'alternance, c'est le rapport entre le récit au style indirect, donc la narration classique, et le dialogue. Par exemple une traduction littérale donnerait « Elle lui demanda ce qu'il allait faire. Il lui dit qu'il n'en avait aucune idée ». Moi, je propose plutôt de traduire par « Elle lui demanda ce qu'il allait faire ». A la ligne. Un tiret de dialogue : « Aucune idée ». Point. Voilà, ça va plus vite, ça percute, ça redonne du rythme. On peut dire que c'est une trahison. C'est une trahison ! C'est pour ça que je suis là, pour vous la signaler !

Autre élément, les verbes introducteurs. Il appartient au traducteur deux choses importantes à mon avis, la première, c'est de supprimer les anglicismes du type « Bonjour, sourit-elle » -ça, vous en verrez des caisses ! C'est de l'anglicisme et à mon avis, ça n'apporte rien- et de le traduire par « Elle entra en souriant et dit bonjour », ça va beaucoup mieux, et la deuxième, c'est de varier les verbes introducteurs. En anglais, on utilise très souvent le verbe « say », on peut avoir quarante « say » par chapitre. Le traducteur français aura éventuellement tout loisir de remplacer « dire » par « s'écrier », « lâcher », « lancer », « s'exclamer », « hurler », « crier », etc.

Troisième élément, la teneur des dialogues. Les romans américains peuvent avoir des dialogues qui n'ont aucun intérêt. L'avantage en jeunesse, c'est que les éditeurs, en général, nous conseillent de les couper. Donc on s'ennuie moins à traduire. Ça peut donner « Hello ! He said. Oh hello ! She said. How do you do ? Well, not so bad, thank you ! » Je pense que c'est une bonne chose de les supprimer.

Troisième point après le rythme et la construction du discours, ce que j'appelle le « post publishing », comme il y a une post production en cinéma. Il y a des erreurs qui persistent dans le texte anglais et qu'il va appartenir au traducteur de corriger, pour trois raisons : soit la pression des agents pour rendre vite un texte - donc les agents anglais qui représentent l'auteur - ; soit une tradition d'interventionnisme de l'édition qui est moins poussée en Angleterre qu'en France ; soit un texte traduit avant même la sortie du livre anglais et donc parfois des textes qui n'ont pas été retravaillés par l'éditeur, et donc qui ont des défauts. Parmi ces défauts, il y a des erreurs de texte : une blonde peut devenir brune en cours de route ! Bon, là, on trahit, hein ! Deux balais qui étaient dans un placard deviennent trois, sans que personne ait pensé à acheter le troisième ou à le faire apparaître en claquant des doigts. Il peut y avoir des erreurs de scénario également. Ainsi, dans certains romans d'action, on peut voir des personnages qui courent longtemps sur un petit hélicoptère, donc là, ça ne va pas. Un hélicoptère, s'il est petit, il y a juste la place pour l'hélicoptère, donc on va changer, on va faire une course-poursuite jusqu'à l'hélicoptère ou à travers l'immeuble s'il est en hauteur, bon, il faut trahir !

Deuxième élément : l'art de la trahison sociale. Le deuxième aspect de notre enquête dans la cuisine des traducteurs nous amène à montrer qu'on va trahir en traduisant sur plusieurs éléments. Premier élément : ça peut paraître surprenant, ce sont les prénoms et les noms. Je me souviens notamment, pour parler d'Eragon, qu'il y avait eu tout un débat pour savoir si on allait garder le nom d'« Eragon », qui est imprononçable en français, comme les millions de lecteurs le savent, et « Alagaësia », qui effectivement pose problème, y compris en anglais : si vous avez vu la version cinématographique, vous aurez remarqué qu'elle est prononcée deux fois différemment. Les prénoms peuvent donc être trop américains, décide-t-on. Dans la série « Magie Blanche », par exemple, qui vient de paraître chez un éditeur qui n'est pas représenté ici, j'ai eu la surprise de découvrir dans la traduction que les assistants d'édition avaient remplacé des prénoms américains par leurs prénoms ! Vous trouverez donc « Glenn » et « Xavier » dans la traduction de « Magie Blanche » parce que ça fait plus français que « Carl » !

Deuxième élément, le système scolaire : on peut le laisser tel, comme par exemple dans *Les Histoires zarbi* de Louis Sachar, où peu importe la signification de l'école puisque les histoires zarbi se passent uniquement dans une classe d'une école qui devait faire un étage avec trente classes, et qui a l'arrivée, fait trente étages avec une classe par étage ! Donc là, ce qui est important, c'est l'univers et non pas l'univers scolaire. Le système scolaire peut être explicité, donc on va donner des références à la notation, à la valorisation des activités extrascolaires, on va expliquer pourquoi aux États-Unis c'est comme ça. Ou on peut aussi traduire, et ça, c'est quelque chose que je déconseille fortement, c'est-à-dire qu'on voit des élèves aux États-Unis ou dans tout pays d'ailleurs, entrer en CM2 ou en Seconde, ce qui fait parfois un peu bizarre !

Donc les prénoms, le système scolaire, et troisième élément, le système de valeurs. Je vais évoquer deux types de valeurs, pour aller vite. Les valeurs que j'appelle « chronologiques », donc les faits qui vont marquer les éléments, par exemple on n'était

pas très loin en Espagne, « Los Reyes »... Il faut expliquer que « Los Reyes » correspond au moment où les Mages apportent les cadeaux. Mais en anglais, on a bien sûr le problème de Thanksgiving, qui pose beaucoup plus de problèmes que Halloween, car il faut expliquer qu'il s'agit d'une festivité qui se célèbre chaque année le quatrième jeudi de novembre en commémoration de la fête organisée par les Pères Pèlerins à l'occasion de leur première récolte sur le sol américain en 1621. Voilà. Vous faites passer ça aux ados, vous êtes très fort, je vous admire ! Donc parfois on arrange, parfois on fait des notes en bas de page, parfois on n'explique pas, en espérant que ça fera exotique !

Autre élément, les valeurs morales. J'en ai noté trois, mais on peut en trouver d'autres. Mais notamment aux États-Unis, la morale pour les ados est très prégnante donc on va utiliser d'abord « Think positive », donc « Si tu te trouves moche, trouve quelqu'un pour te trouver beau » ! Deuxième type de valeur morale : « Be yourself », soit « Fais partout comme si t'étais chez toi mais quand tu es chez les autres, n'oublie pas que tu es chez les autres » ! Et troisième titre de valeur morale : « Nothing is impossible », soit « Si t'y crois, t'y crois, c'est déjà ça, ce qui compte dans la vie, c'est de se fixer des buts » ! On pourrait parler aussi des valeurs morales en rapport avec la sexualité, mais j'en parlerai demain à propos des tabous.

Troisième point, l'art de la trahison linguistique. Le troisième aspect dans la cuisine des traducteurs consiste à examiner ce qu'il fait de la langue de la version originale. On va évoquer à titre d'exemple trois difficultés.

Premier élément, les répétitions. Les textes anglophones sont bourrés de répétitions qui n'ont pas autant d'importance en anglais qu'en français. Donc là encore on peut adopter trois stratégies : la suppression -au bout d'une deuxième expression équivalente, la deuxième, on ne la traduit pas- la substitution synonymique par gradation -par exemple, il y a un truc qui marche bien dans les livres anglais, c'est la « surprise ». Alors tous les personnages sont « surprised » ! Alors au début, on peut les faire « surpris », ensuite on va les faire « étonnés », ensuite on va les faire être « stupéfiés », « sidérés », voire « pétrifiés » ! Enfin, vous avez un dictionnaire de synonymes, comme moi !

Autre possibilité, le décalage chronologique. Par exemple, un personnage qui aura été terrorisé deux fois dans une page, on va le terroriser une première fois et puis on va garder cette terreur, pour garder l'esprit de l'auteur, et on va lui faire une terreur rétrospective un peu plus loin. Bon. Ce sont des astuces qui existent et il faut savoir qu'elles sont utilisées assez fréquemment, même si ça peut choquer, j'en suis conscient.

Deuxième élément, après les répétitions, les expressions sans équivalent. Les articles d'abord. Il y a une faute de traduction qui est répétée et qui me choque personnellement : « He saw this girl he new ». Donc en français, la traduction littérale, c'est « Il a vu cette fille qu'il connaissait ». Or en anglais, ça veut plutôt dire « Il a vu une fille qu'il connaissait ». Alors on peut rendre la surprise, on peut dire par exemple « Il a vu une fille qu'il connaissait bien », a peut trouver des trucs.

Éléments outre les articles, les tags ou les expressions syntagmatiques, donc typiques d'une langue. Par exemple le « I mean ». « I mean », c'est très récurrent, ça se traduit

par « Je veux dire » mais au bout d'un moment, c'est un peu lourd. Donc par exemple, on pourrait traduire « Well I mean OK » par « Bien je veux dire soit », ce qui est la traduction littérale, ou par « Bon ben d'accord ». D'accord ?!

Après les expressions sans équivalent, j'aimerais insister sur l'humour. Le mort permet de cristalliser le problème de la traduction de romans américains pour la jeunesse. Pourquoi ? Parce que l'humour est une super excuse. Tout le monde vous dira que l'humour n'est pas transposable tel quel. Donc on va dire :

« J'ai été obligé de changer parce que, vous comprenez, c'est une blague, alors on a été obligé de changer ». Par exemple, j'ai traduit une série qui s'appelle en anglais « Funny Boy », de Dan Gutman, qui est un de mes auteurs favoris, et qui en français s'appelle « Sacré farceur », et vous verrez qu'on a enrichi le texte anglais de blagues, de facéties éditoriales, et je pense que ça lui ajoute. À l'opposé, vous avez un texte d'Arthur Slade, qui s'appelle « Tribes », c'est excellent, c'est une sorte de parodie de Levi-Strauss appliquée au lycée, donc un gamin qui voit tous les enfants à travers les yeux d'un anthropologue, et ce texte étant très bon, je n'en ai pas changé grand-chose fondamentalement. J'ai proposé d'appeler ça « Ma vie dans les tribus d'Amérique du Nord », mais l'éditeur a préféré trouver un titre plus classe en mettant « Moi, petit hominidé poilu ». Voilà ! Comme quoi on peut aussi changer sur les bords du texte comme à l'intérieur, et je conclurai en disant que certains textes gagnent à être traduits avec un vrai souci de proximité consubstantiel à la langue -ça, c'est pour montrer que je peux employer des mots compliqués que je ne comprends pas très bien- et d'autres gagnent aussi à être trahis en toute connivence d'esprit avec l'auteur. C'est ce que j'ai essayé de vous démontrer rapidement aujourd'hui.

Marie-Claire Mzali

Merci, Mr Ferrier, pour le fond et le ton de votre intervention. On va maintenant laisser la parole à Mr Laporte ...

Olivier Torres

Michel Laporte, traducteur et auteur, s'intéresse particulièrement aux cultures étrangères, comme sa production personnelle le démontre. Vous avez la parole...

Michel Laporte

Vous voudrez bien m'excuser de commencer en parlant de moi, probablement parce que c'est un sujet que je commence à connaître... Même mon rapport à la traduction est passé essentiellement par le fait que je suis auteur. Très longtemps, j'ai voulu écrire et ne pas traduire pour ne pas mélanger les deux choses. Donc j'avais quand même une activité de traducteur mais qui était purement technique, c'est-à-dire que je traduais des livres de cuisine, de couture, de broderie, de patchwork, enfin tout un tas de choses fort intéressantes, techniquement, du point de vue de la traduction, assez exigeantes, parce qu'il fallait respecter les maquettes, donc le foisonnement, Il fallait lui dire adieu ! Et ça, ça a été un exercice auquel j'ai renoncé maintenant puisque j'ai eu la chance de pouvoir aborder la traduction comme un travail d'auteur. C'est-à-dire que j'ai eu la chance de pouvoir traduire peu de choses mais des livres

d'auteurs absolument reconnus, que j'ai abordés de l'aspect de l'auteur. J'ai traduit et adapté « Oliver Twist », de Dickens, j'ai traduit « Une petite princesse », je suis en train de traduire Stevenson. Si vous voulez, pour moi, le travail du traducteur est avant tout un travail de proximité avec l'auteur. C'est-à-dire que quand je me suis attaqué à Dickens, je me suis posé la question de savoir qui était Dickens, ce qu'il voulait dire, comment il avait fabriqué son roman, quelle était sa conception de la langue... Toutes ces questions-là m'ont amené à adopter un point de vue par rapport à ma traduction, lequel point de vue a été radicalement différent quand je me suis attaqué à « Une petite princesse », qui est d'un niveau stylistique -je le concède- très différent, mais qui est écrit avec des procédés d'écriture radicalement différents. Donc, si vous voulez, c'est une approche, je crois, assez différente de celle de Bertrand Ferrier, qui a eu un côté plus technique. Moi, la technique n'est pas ma préoccupation principale. Je considère que la langue de réception, qui est ma langue, je la possède assez pour en faire ce que je veux, puisque ça fait quand même vingt ans ou vingt-cinq ans que j'écris, donc je commence à avoir une certaine expérience dans le domaine. Donc je suis tranquille sur le côté français et donc, mon intérêt, c'est d'aller chercher dans cette langue anglaise que je traduis, qu'est-ce que je vais pouvoir en tirer pour faire en sorte que ma traduction française sera du français mais aura le goût de la traduction. Je crois qu'une traduction fidèle, c'est une traduction qu'on reconnaît. C'est-à-dire que ce n'est pas forcément du bon français, ce n'est pas forcément une langue idéale, très belle, très correcte et tout, mais c'est une langue qui va ressembler un peu à l'original. Je donne un exemple avec « Une petite princesse », l'auteur annonce à chaque début de chapitre « Ce matin-là, il se passa quelque chose de merveilleux ...» et puis après, elle explique la chose merveilleuse, c'est très lent, on pourrait évidemment dynamiser en enlevant plein de choses mais je me suis rendu compte que ça allait enlever beaucoup de la magie de ce texte qui est une espèce de patinage permanent, avec des phrases longues, avec des redites, avec des utilisations du mot « chose » qui apparaîent quatre fois par page. Et je me suis dit que si on enlevait ça, on n'avait plus rien ! On n'avait plus que l'histoire d'une petite fille mais à ce moment-là, je n'avais plus envie de la traduire, je pouvais l'écrire. Donc, l'exigence que j'ai quand je traduis, c'est d'écrire quelque chose qui est écrit par l'auteur original, l'auteur anglais.

Je voulais parler aussi d'autre chose à propos de l'apport des cultures du monde, c'est que j'ai fait des adaptations aussi de textes anciens. C'est-à-dire que j'ai fait des adaptations de Homère, des récits de Rome que j'ai tirés de Virgile et de Tite-Live et là, la difficulté était différente. C'est-à-dire que là, ce ne sont pas vraiment des textes pour enfants donc on oublie un petit peu le respect de la langue d'origine pour arriver à parler directement à un lecteur de 12 ans, 13 ans, vivant aujourd'hui, actuellement, et à partir de ce moment-là, on se dit « Mais qu'est-ce qui va rester de l'origine ? En quoi le récit que je vais faire sera homérique ? En quoi sera-t-il virgilien ? En quoi sera-t-il proche de Tite-Live ? » Il va falloir là aussi un travail d'écriture qui est vraiment ce qui m'intéresse, c'est-à-dire un dosage : mettre de l'Homère dans un texte français jusqu'à une certaine dose ! Donc ce ne sont pas vraiment les questions techniques qu'on se pose habituellement dans les textes modernes. Je conçois qu'un texte moderne, comme il est moderne, il est traduisible intégralement. Moi, ce qui m'intéresse, c'est vraiment de

rendre contemporain des choses anciennes, de rendre contemporain des choses lointaines.

Je sais que Mr Torres voulait que je parle de ma série « Maître Wen » que j'ai écrite chez Flammarion, ce n'est pas de tout une traduction, ça n'a rien à voir et en même temps, j'ai essayé de traduire une culture et j'ai essayé de traduire des préoccupations, des sonorités, des formes. Cette série-là est partie en fait de mes lectures de poésie chinoise. C'est vraiment la poésie chinoise qui m'a donné l'envie d'écrire ça. Donc j'ai essayé de traduire, pour le coup, non pas du texte mais du contexte. Et ça, c'est encore un autre exercice. La même question d'ailleurs s'est posée pour Dickens. Qu'est-ce qu'on peut garder du contexte de Dickens et qu'est-ce qu'il faut enlever ? Est-ce qu'on peut vraiment moderniser ? Forcément, il faut garder le Londres de cette époque-là. Dickens est très long : est-ce qu'il faut tout garder ? Je pense que non, car c'est trop.

Ce que j'ai entendu à propos de la répétition des mots, je tenais à le dire parce que régulièrement, quand je traduis ou quand j'écris, je considère que les homonymes n'existant pas, quand un mot est répété plusieurs fois, je le répète plusieurs fois. Et donc je vois les correctrices qui changent tout ça ! Alors je me suis rendu compte que finalement, la trahison que je commettais était probablement une trahison de la langue française. Mais je me dis qu'après tout, bien traduire, c'est peut-être aussi trahir le français pour respecter la langue d'origine. Quand je lisais Julien Green, par exemple, qui ne traduisait pas mais qui écrivait directement, je trouvais qu'il avait le charme d'une bonne traduction. Et il me semble qu'une traduction vraiment réussie n'est pas totalement francisée. Je suis tout à fait d'avis qu'il ne faut pas changer les prénoms, je suis tout à fait d'avis qu'il ne faut pas changer le contexte, qu'effectivement il faut garder Halloween et tout ça. Les moyens d'accès à la culture étrangère sont assez développés pour qu'un lecteur ou une lectrice de onze ans sache ce que c'est qu'Halloween, ce que c'est que Thanksgiving. Il y a l'Internet, il y a la télé, donc tout ça, je suis d'avis de l'oublier complètement. Et d'adopter une solution un peu puriste par rapport à l'origine et au contexte, qui fait qu'on essaie d'avoir, autant que possible, les intentions de l'auteur. Vous me direz que je prêche un petit peu pour ma paroisse en défendant les auteurs, mais c'est vrai que si je m'autorise à bricoler Dickens, d'une certaine façon, c'est-à-dire à faire des coupes, à enlever des choses, c'est que je me sens une véritable proximité avec lui. C'est-à-dire que je suis arrivé à un moment où je me suis dit : « Supposons que je sois Dickens, il ferait quoi ? » Je suis peut-être mégalomanie ! Mais il m'a semblé quand même que j'avais assez de proximité avec lui, que je le connaissais assez bien, que j'avais assez pénétré sa façon d'écrire et sa façon de fonctionner intellectuellement pour savoir ce que je pouvais m'autoriser.

Alors, après, autre difficulté que j'ai trouvée chez Dickens, c'est le langage. C'est-à-dire que c'est un auteur qui fonctionne entièrement par le langage. Il personnalise ses personnages, il les rend existants par la langue. Vous le remarquerez, dans « Oliver Twist », les bons parlent anglais comme la reine Victoria et les méchants parlent très mal. Là, il y a une espèce de séparation entre le bien et le mal par le langage. Le petit Oliver Twist qui est bon naturellement parle l'anglais parfaitement. On ne sait pas où il

l'a appris mais il le parle parfaitement. On ne peut pas utiliser l'argot anglais du XIXe siècle parce que si on le traduit par l'argot français du XIXe siècle, on ne le comprend pas. Si on modernise trop, on n'a plus la couleur locale, on n'a plus le contexte, on n'a plus tout ce qui fait le charme sociologique de ce roman. Donc là, il y a tout un travail de dosage dans la façon de rendre du mauvais anglais en mauvais français. C'est-à-dire « Comment massacrer un peu tout ça ! ». C'est très agréable à faire. Je crois vraiment que dans ce contexte-là, j'ai vraiment eu de la chance parce qu'on m'a laissé faire un petit peu ce que je voulais. Et je me suis attaqué à des auteurs qui supportent ce genre de traitement.

Je crois vraiment que mon intervention dans le domaine de la traduction n'a rien à voir avec les interventions de ceux qui traduisent des auteurs contemporains. D'ailleurs, si on me demandait de traduire des auteurs contemporains, je pense que je ne le ferais pas, parce que ou ce serait mieux que ce que je fais et à ce moment-là, ça me rendrait très malheureux, ou alors ce serait moins bien, et je me dirais que je ne le traduis pas, que j'écris autre chose !

Pour Stevenson, la question ne se pose pas parce que c'est un auteur immense, là, c'est amusant parce que Stevenson, c'est déjà une parodie d'autre chose. « L'île au trésor », par exemple, c'est un roman du XIXe siècle qui est une parodie d'un roman d'aventures du siècle précédent. Donc il faut rechercher tout ce que Stevenson a recherché dans le style pour créer un effet de parodie. Il faut aller chercher dans les auteurs du XVIIIe siècle quels peuvent être les équivalents des coquetteries de Stevenson en anglais. C'est un travail absolument passionnant ! Enfin, de mon point de vue du moins. Et c'est un travail un peu différent de la traduction habituelle. C'est un peu pour ça que dans ce contexte-là, je n'ai pas grand-chose de technique à dire sur la traduction sauf ce que je vous ai dit là, qui est mon expérience personnelle, et je vous avais demandé par avance de me le pardonner ! Je vais être très bref, ça laissera du temps pour les questions, et je trouve que c'est toujours très agréable de répondre à des questions. Donc j'aime autant m'arrêter maintenant et, éventuellement, répondre aux questions qu'on me poserait.

Marie-Claire Mzali

Nous disposons de 15 minutes pour la discussion. Je vous invite à poser des questions relativement brèves.

Question

Dans le cas des éditions Autrement, il a été indiqué que des ouvrages étaient traduits non du japonais au français, mais de l'anglais au français... Est-ce précisé sur la couverture ?

Christian Demilly

Non, et il n'est pas non plus indiqué « traduit du japonais ».

Pauline Alphen

Pourquoi est-ce qu'on ne le dit pas, pourquoi est-ce qu'il n'y a pas à un moment une explication de l'éditeur disant pourquoi il ne traduit pas directement du japonais, comme il vient de le faire ici ? Pourquoi est-ce que le lecteur n'est pas au courant de ça ?

Christian Demilly

Oui, on pourrait le dire, pourquoi pas ? mais, moi, j'aurais l'impression de me contredire en le disant. Il faudrait un mot du traducteur, mais il faudrait un mot de l'éditeur aussi. Au-delà de ça, il faudrait peut-être même que l'éditeur explique pourquoi il a fait ce bouquin. En revanche, je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'expliquer une démarche, dans la mesure où, comme je vous le disais tout à l'heure, je ne vais pas montrer un ouvrage japonais, je vais montrer un ouvrage.

Charlotte Ruffault (éditrice, Hachette jeunesse)

Je découvre le japonais depuis trois ans, et le japonais est quasiment la seule langue qui nécessite deux personnes sur la traduction. Je parle là des romans et des textes longs. Il faut une personne japonaise, issue de la culture japonaise qui dialogue avec une personne de culture française.

Christian Demilly

Tout à fait.

Pauline Alphen

Toutes les traductions nécessiteraient ou gagneraient à être traduites par deux personnes, de cette façon-là.

Charlotte Ruffault

Je vous l'accorde complètement. De plus en plus, on recherche des éditeurs qui sachent véritablement lire la langue originale. Il n'y a rien de plus dramatique que de publier un livre qu'on n'a pas lu en langue originale !

Quand vous demandez pourquoi on publie tant de livres en langue anglaise, il y a beaucoup plus d'éditeurs qui maîtrisent la langue anglaise que d'éditeurs qui maîtrisent le portugais ou d'éditeurs qui maîtrisent le japonais, ou d'éditeurs qui maîtrisent le finnois. Ceci explique aussi cela. S'il il y a un plaidoyer à faire, c'est que, enfin, les gens de France se préoccupent et se passionnent un tout petit peu plus pour toutes les langues. On sait tous que plus on maîtrise de langues et plus c'est facile. Comme quoi, on est vraiment au coeur du sujet ! Il y a une transmission qui se fait d'une culture à une autre et vous le dites très bien, Pauline Alphen, parce que vous, vous le transportez en vous-même. Vous avez quand même un éditeur, vous l'avez dit, qui a accepté d'entrer dans votre démarche.

Pauline Alphen

Oui, complètement, donc ça existe ! Et ce que j'ai envie de dire aussi, c'est que ce travail-là -comme vous le dites, pour le japonais il y a toujours deux personnes- alors moi, je fais cette espèce de chose, je le fais en même temps, comme ça, mais si je peux

le faire avec un autre traducteur, c'est aussi formidable. Il y aurait un truc qui serait génial à faire mais ça ne rapporterait peut-être pas beaucoup d'argent, ce serait de publier un ouvrage avec plusieurs traductions. Ça, ça serait extraordinaire pour le public de voir les choix qui sont faits, etc. Quand on a, comme lecteur, la possibilité de lire plusieurs traductions qui sont faites d'un ouvrage, on ne peut qu'être enrichi.

Bertrand Ferrier

Il me semble aussi qu'il se pose depuis tout à l'heure un peu la question de la légitimité du traducteur. On l'a posée dès le début, quand vous parliez des traducteurs bilingues et des traducteurs diplômés de maison d'édition. Moi, je ne suis ni bilingue ni diplômé d'une maison d'édition. Il y a aussi un autre débat qui se crée entre les traducteurs qui sont justes traducteurs et les traducteurs qui sont également auteurs. Il peut y avoir un débat car on peut dire qu'il faut être auteur pour bien comprendre la langue ou au contraire qu'il ne faut surtout pas être auteur parce qu'on va plaquer ses propres fantasmes sur le livre. La question qui se pose aussi, c'est : est-ce qu'on peut traduire un livre japonais sans être japonisant ? Se pose aussi la spécificité de la production pour la jeunesse. Là où je ne rejoins pas tout-à-fait Charlotte Ruffault, si je peux me permettre, bien évidemment, c'est à propos de la raison pour laquelle on publie plus de livres anglais : peut-être effectivement que les éditeurs maîtrisent mieux l'anglais, mais aussi que le système de référence anglais, aussi bien du point de vue de l'endroit où ça passe que du point de vue de la façon dont on raconte, est également beaucoup mieux accepté par les lecteurs français.

Une personne intervient pour regretter que l'école ne soit pas ouverte sur le monde, et précise que les langues étrangères seraient un bon vecteur d'ouverture.

Marie-Claire Mzali

Si vous permettez - comme vous parlez de l'école, alors là vous appuyez sur quelque chose qui appelle une réponse- lorsque vous parlez d'une école ouverte sur les cultures du monde, je pense que là on est quand même très ambitieux ! Il faut quand même rappeler que l'école, depuis plusieurs années maintenant, a inscrit les langues vivantes au coeur des programmes. Les langues vivantes font partie des priorités de l'école. Je peux en parler mais d'autres dans la salle le feront en écho s'ils le veulent bien. On n'est pas une prégnance du tout anglais, on essaie de la réduire, et dans cette Académie très particulièrement : il y a dans la salle des personnes en charge de ces dossiers qui pourront en parler. Bien sûr, on est sur quatre langues essentielles : français, anglais, espagnol, allemand. Absolument, l'allemand, qu'on a beaucoup de mal à continuer de porter ! Et on a même ouvert cette année des sections de chinois. On a du russe aussi, mais très ponctuellement dans le premier degré. De l'italien aussi. Je ne voudrais pas oublier ces langues mais elles sont quand même, disons-le, moins représentées. Mais sur cet apport des langues, l'école a quand même ce souci d'ouverture. Alors bien sûr, les choses sont perfectibles, elles sont toujours. Mais c'est quelque chose qui est véritablement au coeur des pratiques et qui occupe tout le corps enseignant, les formations initiales et continues, les formateurs... Ce pôle des langues est un pôle essentiel. On est d'accord pour l'ouverture à la culture et aux cultures.

Est-ce qu'il y a des questions dans la salle ?

La question, posée par une femme, est de savoir s'il existe des albums à partir desquels on conduit un apprentissage en langues étrangères

Marie- Claire Mzali

Oui, absolument. Ce sont des outils didactiques très largement diffusés. On a des best-sellers dans les albums de littérature étrangère, pour l'enseignement des langues dans les classes, et ce, pour certains, dès la maternelle. On a justement un linguiste dans la salle qui est en charge de ce dossier sur le plan académique...

Alain Jambin, Inspecteur d'académie- inspecteur pédagogique régional d'anglais

Oui, mais ce n'est pas de cela dont je voulais parler. Pour en revenir au débat, il y a des choses extrêmement intéressantes qui ont été pointées. Notamment deux positionnements qui sont radicalement opposés, enfin, qui m'ont semblés comme tels : au fond, une sorte de respect de l'univers d'arrivée, en quelque sorte, c'est-à-dire une complaisance culturelle vis-à-vis du lecteur qui est dans le cadre d'une culture particulière, et puis, d'autre part, c'est peut-être générationnel mais vous avez le respect de la langue de départ. Je me situe personnellement au croisement des deux. Je voudrais connaître vos positionnements, justement parce que vous êtes de dignes représentants de la chose, sur le livre bilingue... Est-ce que justement, ce n'est pas une bonne manière, si vous voulez entretenir un rapport positif à l'univers d'arrivée et au respect de la langue de départ, à condition qu'elle ne soit pas trop exotique bien entendu ?

Pauline Alphen

Je suis tout à fait d'accord avec ça, je trouve que le livre bilingue, c'est vraiment la meilleure façon. Ce serait formidable d'en avoir plus. Parce que là, c'est bien pour la personne qui peut lire dans la langue originale, ou au moins un petit peu. Alors pourquoi pas un livre bilingue avec plusieurs traductions, ce serait encore mieux ! Je le pense vraiment. Ce serait vraiment bien qu'on puisse faire ça.

Charlotte Ruffault

C'est assez rare.

Une femme dans le public

Dans l'enseignement des langues étrangères aujourd'hui, justement, on a tendance à se plonger, à s'immerger totalement dans la langue étrangère et à ne pas faire appel à des ponts et à des liens avec la langue française. Donc publier des livres bilingues en jeunesse, ça ne serait pas forcément des livres qui seraient utilisés par les professeurs de langues étrangères parce que justement, on ne doit plus voir le texte français, on ne doit plus le lire. On doit essayer de ne plus faire ces systèmes de traduction littérale. Ce serait donc dans le cadre d'une démarche plus personnelle. Enfin, Syros publie des livres bilingues, mais c'est pour les plus petits : ce sont des albums qu'on va lire en

famille, pour découvrir une langue ou une autre, mais pas en tout cas dans une démarche d'apprentissage d'une langue.

Pauline Alphen

Mais « bilingue », ça ne veut pas dire « traduction littérale », hein !

La même personne

Oui oui, en tous cas, « bilingue », ça veut dire mettre le français et l'autre langue.

Pauline Alphen

Oui, mais ça ne veut pas dire « traduction littérale » pour autant ! On peut mettre le français comme ça, et l'autre dans l'autre sens, on s'en fiche...

La même personne

Je ne sais pas, il y a peut-être des professeurs de langues dans la salle ? Il ne faut pas faire le lien dans l'apprentissage d'une langue... Il me semble. Je crois qu'il y a eu des expériences faites à ce sujet, qui ont mené à d'autres choix, à l'immersion totale dans une langue, à oublier sa propre langue, pour pouvoir passer de l'une à l'autre.

Marie-Claire Mzali

Si vous permettez, c'est un dossier que je connais un peu... On n'est pas sur une immersion totale dans le premier degré, en tout cas. On est aussi sur un aménagement de la langue, puisqu'on n'entre pas dans une langue sans un aménagement, sans un étayage. Je pense que les deux choses ne sont pas exclusives, c'est-à-dire qu'on peut parfaitement entrer dans une langue et conduire une séance d'apprentissage de langue dans la langue étrangère visée, sans pour autant évacuer cette dimension-là, celle de la traduction.

Les choses peuvent être faites en deux temps. On a dans l'enseignement des langues enseignement culturel à conduire, et justement, la littérature fait partie de cet éclairage culturel, partie ô combien importante. Donc, traduction comme outil d'apprentissage non, mais comme éclairage culturel, oui.

Le débat en ce qui concerne les langues étrangères fait singulièrement écho à celui que nous avons eu en français sur la place de la littérature de jeunesse il y a une vingtaine d'années, c'est-à-dire « Faut-il attendre que les enfants sachent lire pour leur raconter des histoires complexes ou bien est-ce que les choses ne se construisent pas en faisant ? » Je pense que cette question ne doit pas empêcher les éditeurs de songer à ces choses-là. L'école se saisit des outils qui existent et elle peut les transformer, bien sûr.

S'il n'y a pas d'autres questions, on va vous rendre votre temps de repas, en vous remerciant de votre acuité d'écoute et en remerciant bien évidemment les intervenants pour la qualité et l'intensité de leurs propos !